



OFFICIAL
SELECTION
FIPADOC 2024

TOXICILY

64
FESTIVAL DEI POPOLI
mention spéciale montage
FLORENCE

UN FILM DE
FRANÇOIS-XAVIER DESTORS & ALFONSO PINTO

JHR FILMS, ELDA PRODUCTIONS, GINKO FILMS
PRÉSENTENT

TOXICILY

UN FILM DE
FRANÇOIS-XAVIER DESTORS & ALFONSO PINTO

DOCUMENTAIRE - ITALIE, FRANCE 2023, 1H18

AU CINÉMA LE 18 SEPTEMBRE 2024

DISTRIBUTION
JHR FILMS
JANE ROGER - ARNAUD DOMMERC
09 50 45 03 62
INFO@JHRFILMS.COM

PRESSE
CLAIRE VIROULAUD
06 87 55 86 07
CLAIRE@CINESUDPROMOTION.COM



SYNOPSIS

En Sicile, au Nord de Syracuse, l'un des plus grands complexes pétrochimiques d'Europe empoisonne depuis 70 ans l'environnement et les hommes. « Mieux vaut mourir d'un cancer que mourir de faim », entend-on sur la plage qui borde la raffinerie. Dans un contexte d'omerta et de résignation, le film donne la parole à ceux qui luttent et qui survivent au cœur d'un territoire sacrifié sur l'autel du progrès et de la mondialisation.

"LES CITOYENS SONT LES SENTINELLES DE CE TERRITOIRE"

ENTRETIEN AVEC LES AUTEURS

Comment avez-vous commencé à travailler sur *Toxicity* ?

Alfonso Pinto : le cinéma a toujours fait partie de mes recherches. En qualité de géographe ma thèse concernait les films des catastrophes... et donc science-fiction, anticipation, etc. Bref, beaucoup de choses m'ont nourri. En particulier c'est la série *True Detective* qui m'a conduit à m'intéresser à la pétrochimie ! (rires). Quelques temps plus tard, en étudiant les lieux les plus pollués du monde je suis tombé sur la ville de Norilsk en Sibérie racontée entre autres par le film de François-Xavier (*L'étreinte de glace*). J'ai alors décidé de le contacter pour en savoir plus. Concernant Syracuse, personnellement je suis sicilien mais je suis né et j'ai grandi à Palerme, de l'autre côté de l'île. Je connaissais l'existence de ce site pétrochimique sur nos côtes mais pas l'ampleur de la catastrophe. François a tout de suite montré un certain intérêt et alors en 2019 nous avons décidé de nous rendre ensemble sur place... Ainsi a germé l'idée de faire un film.

François-Xavier Destors : *Toxicity* s'inscrit pour moi dans une trilogie de films qui s'articulent autour d'une question centrale : comment habiter le monde quand tout autour de nous tout devient hostile ? J'ai commencé ce travail au Rwanda, où les rescapés du génocide vivent au quotidien avec leurs bourreaux d'hier, en racontant une autre histoire du génocide à travers les stades de football, épicentres de la vie culturelle, sociale et politique du pays (*Rwanda, la surface de réparation*, 2014). Puis j'ai réussi à pénétrer dans la ville fermée de Norilsk, une ville polaire qui est l'une des plus polluées du monde, en cherchant à comprendre comment on pouvait encore vouloir vivre, travailler, faire une famille dans ce lieu

irrespirable où on envoyait mourir les prisonniers à l'époque de Staline (*Norilsk, l'étreinte de glace*, 2018). Lorsqu'Alfonso m'a parlé de la zone pétrochimique d'Augusta-Priolo, j'ai senti que je pouvais poursuivre mes questionnements sur les « territoires sacrifiés » en déplaçant mon regard des génocides aux écocides dans un même élan de cinéma.

Le travail s'est réparti naturellement entre vous ?

AP : Disons qu'on s'est bien "compénétrés" ! J'avais commencé par contacter des chercheurs en sciences dures pour donner à mon travail des bases solides sur la situation sanitaire et environnementale. Par la suite pendant mes nombreux séjours j'ai exploré ce territoire et j'ai récolté un grand nombre de témoignages.

FXD : Oui. Il a fallu construire des méthodes implicites entre nous au fur et à mesure de notre découverte commune du territoire. J'ai pu m'appuyer sur la remarquable connaissance topographique d'Alfonso, qui conçoit la géographie comme une discipline qui doit se renouveler en se nourrissant des arts visuels et qui recherchait comme moi des lieux capables d'exprimer les contradictions, les forces et les faiblesses de ce territoire colonisé par l'industrie pétrochimique. Alfonso est parvenu à tisser des liens forts avec les habitants, et surtout à les maintenir malgré la méfiance, la distance ou le covid qui a compliqué un peu les choses. Nous avons avancé ensemble, dans le dialogue, pour trouver la meilleure manière de rendre compte cinématographiquement de la situation tragique du territoire tout en restant fidèle à ceux qui ont pris le risque de participer au film.



**PIANTE TRATTATE
CON PRODOTTI
VELENOSI**

PERICOLO DI MORTE

**NON FARE PASCOLARE GLI ANIMALI
NON ASPORTARE E NON MANGARE
I FRUTTI**

IL PROPRIETARIO DECLINA OGNI RESPONSABILITÀ

Cancers, malformations génétiques... Quelle est l'ampleur réelle de la pollution industrielle dans la région de Syracuse et la baie d'Augusta ?

FXD : Il y a un premier choc visuel : quand tu quittes la belle Syracuse, il est impossible de rater cette gigantesque zone industrielle qui longe la côte. Ceux qui osent s'y arrêter font face à un deuxième choc, olfactif cette fois, parce que cela devient vite irrespirable. La plupart des gens que tu rencontres ont eu un ou plusieurs cancers, les cimetières sont anormalement remplis de personnes jeunes et d'enfants. Il y a tellement de manières d'être contaminé au quotidien. L'ampleur du problème est criante, évidente, mais tous détournent le regard ou l'acceptent avec une sorte de résignation.

AP : Un chercheur m'a parlé d'une étude sur des ouvriers qui travaillaient tous dans la même usine. Il y avait deux groupes : ceux qui vivaient dans le territoire et ceux qui venaient d'un peu plus loin. Il est ressorti que ceux qui habitaient à côté avaient beaucoup plus de pathologies. Ce n'est donc pas que l'usine en elle le problème, c'est surtout la chaîne alimentaire, la pratique quotidienne qui fait la contamination : respirer, manger des produits tous les jours... Quoi qu'il en soit, tous concordent sur le fait que le territoire a subi une contamination très importante pendant 70 ans. Et cela continue encore aujourd'hui.

Le problème remonte à quand exactement ?

AP : Les premières usines arrivent en 1949, mais le comble de l'expansion industrielle date des années 70-80, ça devient alors le pôle le plus important d'Europe. Chimie, pétrochimie, amiante... Il y a de tout. La situation est épouvantable. C'est dans les années 1970 que le juge Condorelli du parquet d'Augusta commence à mener les premières enquêtes. Cela donna lieu aux premières expertises sur la situation sanitaire et environnementale. Par exemple l'une d'entre elles établit qu'en 1980 un décès sur trois à Augusta était dû au cancer. À partir des

années 1990, l'État reconnaît l'urgence sanitaire et environnementale de la zone et plus tard les communes du pôle sont classé « site d'intérêt national pour la dépollution ». Pourtant, il n'y a pas encore eu de dépollutions.

FXD : Il faut se rappeler qu'au début ces industries ont été accueillies comme un miracle. C'était un symbole de bien-être, un eldorado pour ce territoire à qui l'on promettait le plein emploi et la fin de l'émigration massive. Aujourd'hui, on a basculé dans un paysage angoissant qui inspire plutôt la peur, une sorte d'enfer postindustriel qui fait parfois penser à Blade Runner. L'emploi se maintient par le chantage et les jeunes veulent à nouveau partir. Comment a-t-on pu laisser se commettre, en plein cœur de l'Europe, un tel crime environnemental et humain ? Comment a-t-on pu permettre le sacrifice d'un site au potentiel si extraordinaire ?

Quels sont les différents types de pollution ?

AP : On trouve de tout et n'importe quoi. On cite beaucoup le mercure car on a estimé à 600 tonnes la quantité de mercure déversée dans la rade d'Augusta par l'usine Montedison qui avait une filière d'engrais chimiques. Ce mercure remonte toute la chaîne alimentaire jusqu'aux êtres humains. Mais on trouve aussi tous les métaux lourds possibles et évidemment hydrocarbures et produits chimiques. Depuis le début je me suis appuyé sur les études du projet CISAS (Centre International d'Études sur Environnement et Santé) du CNRS italien qui met en relation différents savoirs universitaires pour établir des relations complexes entre la présence de polluants et la santé des habitants, avec une attention particulière sur les femmes enceintes, les nouveaux-nés et les enfants. Dans la zone de Priolo, dans les années 2000, les chercheurs s'inquiètent de malformations congénitales importantes. Comme les chiffres peuvent être interprétés différemment, certains chercheurs parlent d'urgence, d'autres relativisent un peu.... Mais personne ne dit que tout va bien !



Ce site pétrochimique en Sicile est-il plus pollué que d'autres dans le monde ?

AP : On retrouve des pratiques similaires ailleurs mais en termes quantitatifs, la question peut se poser. Il faut considérer que jusqu'aux années 1980 les usines agissaient dans l'anarchie sans des véritables contrôles sur les émissions. Je peux quand même affirmer que la rade d'Augusta est certes l'un des endroits les plus pollués d'Europe. Au-delà des données, le niveau de dévastation est perceptible d'un point de vue sensoriel : sur une bande de côte de 20km, on ne voit que des usines et des déchetteries ! En Italie, globalement, le nord est plus pollué que le sud car l'industrie est au nord. La seule compensation, c'est le salaire des ouvriers (pourtant en baisse aujourd'hui). Au nord, au contraire, l'industrialisation a créé un véritable développement économique tandis que les rares expériences industrielles du Midi ont porté une forte dépendance économique qui rend difficile de créer des alternatives (autre que la pollution).

FXD : C'est extrêmement difficile de comparer parce que les études scientifiques sont inégales ou contestées. Les données sont un problème en soi. Ce qui est sûr et certain, c'est que cette zone est symbolique à plus d'un titre. Passage obligé pour raffiner le pétrole du Moyen-Orient avant d'inonder le continent européen, elle est le symbole d'une politique libérale excessive à partir du plan Marschall puis durant les Trente Glorieuses. Elle est le symptôme d'un échec global de la mondialisation, de la compromission du système politico-mafieux italien, des limites de la science, de la médecine, de la justice... Ce qu'on voit à Augusta, c'est un idéal à bout de souffle, et cela résonne bien au-delà de la Sicile.

La situation s'est-elle améliorée depuis le tournage ?

AP : Non, le problème continue. Après le tournage, il y a même eu un scandale sur le système d'assainissement qui prévoyait de convoyer les eaux de toutes les usines pour les traiter et les reverser. Il n'aurait jamais

fonctionné ! Le gouvernement a dû faire une dérogation pour l'autoriser car le complexe est jugé d'importance stratégique.

FXD : Comment pourrait-elle s'améliorer ? Comme nous voulions le montrer dans le film, l'urgence est là mais rien ne se passe ! Ça a tellement été pollué et contaminé qu'on est démunis en termes d'outils. Quand on rencontre des spécialistes, on sent qu'ils sont un peu dépassés pour plein de raisons, certaines liées à la mafia et à la politique. C'est aussi pour cette raison qu'un film d'investigation n'était pas vraiment possible. Si nous avons voulu mettre en avant les citoyens, c'est surtout parce que ce sont eux seuls les sentinelles de ce territoire. Ils en sont les victimes mais aussi les acteurs, c'est à travers eux, et notamment les jeunes comme Chiara dans le film, que pourra émerger une véritable conscience collective qui permettra de « panser », de réparer les fractures de ce territoire.

Pourquoi la situation s'est-elle enlisée à ce point ? Est-il impossible de condamner les responsables ?

AP : Le classement en SIN (Site d'Intérêt National) et la surveillance que cela implique sont supposés fournir des indications pour les politiques de dépollution. Et c'est l'un des principaux arguments des activistes du coin : il n'y a jamais eu de dépollution, essentiellement pour des raisons économiques. Le principe européen du « pollueur payeur » est souvent difficile à appliquer : parfois les entreprises responsables n'existent plus comme dans le cas du mercure depuis les années 90. Dans d'autres cas, il peut y avoir quatre raffineries les unes à côté des autres. On trouve du benzène dans le terrain ou en mer : tout le monde se rejette la responsabilité.

FXD : Les pollueurs contournent allègrement la loi pour se refile la patate chaude.



AP : L'un de nos personnages à la fin du film dit : "avant, les usines disposaient d'une liberté totale, elles faisaient ce qu'elles voulaient, il n'y avait pas de contrôles. Aujourd'hui elles se sont spécialisées dans le contournement de la loi." Et il ne faut pas négliger le problème de la faisabilité technique et les divergences entre chercheurs. Certains affirment qu'il est possible de dépolluer la rade sauf que c'est très, très cher. D'autres disent que c'est tout simplement impossible parce qu'il y a des millions de tonnes de boue contaminée. Il faut les retirer, c'est faisable, mais on les met où ?

L'un des personnages dit : "ceux qui parlent prennent des risques". A-t-il été très difficile d'obtenir des témoignages ?

AP : La plupart des gens ne sont pas disposés à aborder la question. Soit on piochait dans la minorité d'activistes mais il n'y en a pas beaucoup, soit il fallait négocier, chercher des pistes...

FXD : C'était l'une des principales difficultés. Il y a d'abord une question culturelle, une pudeur propre à la Sicile. Il y a des choses qu'on garde enfouies et qu'on ne partage pas. J'ai eu l'impression de me heurter beaucoup plus à ça que dans d'autres zones comme en Sibérie dans une ville fermée où tout le monde a un flic derrière soi ! Puis il y a de la méfiance envers cette caméra et ces micros qui peuvent leur poser des problèmes. Une fois la confiance installée, il a fallu réaliser plusieurs entretiens pour obtenir une parole libre, libérée des discours de façade, pour creuser les dilemmes de chacun.

Faut-il y voir l'ombre de la mafia ?

FXD : Cette menace-là est réelle et concrète. On parlait dans les années 90 de la mafia qui avait les capacités de faire taire les uns et les autres, y compris les journalistes qui se pointaient sur le parking des raffineries avec leurs caméras et qui se faisaient mettre dans des coffres. On n'en est plus là mais certaines personnes actives au sein des usines et qui

étaient prêtes à participer au film ont reçu des menaces ! Du genre si tu parles, tu seras affecté à un poste où tu choperas un cancer en 40 jours... À partir du moment où tu tombes malade, on peut aussi acheter ton silence en te disant que ton fils va récupérer ton boulot. Ce n'est pas un truc qu'on invente pour créer du suspense. Et cela s'ajoute aux portions du territoire qui sont totalement interdites. Nous avons beaucoup arpenté le territoire la nuit justement pour éviter de se faire attraper.

AP : Quand on regarde le film il n'y a pas de gros chiffres, ni de révélations... Et pourtant ce peu de choses a déjà créé des problèmes. Dire "j'ai peur car mon père travaille à l'usine", ça peut être dangereux. C'est vraiment incroyable. Il a été presque impossible de trouver des gens porteurs de pathologies disposés à parler. À un niveau politique et économique, la mafia a sans doute joué un rôle dans le développement industriel mais au-delà de l'omerta sicilienne, je pense que le problème principal reste le chantage à l'emploi.

Quel a été votre parti pris narratif pour raconter ce fléau ?

FXD : Nous avons voulu proposer un autre regard sur cette zone, et plus largement sur notre manière de voir ces territoires sacrifiés. D'abord en s'appuyant sur des personnages de générations différentes mais qui ont tous conscience du problème. En décidant de ne pas réaliser d'interviews face caméra, nous cherchions autant à les rassurer, à les mettre en confiance, qu'à recueillir leurs paroles pour les mettre en scène sur le territoire à travers une voix plurielle et composite. Un procédé que j'avais exploité à Norilsk et qui permet de reconnecter le vécu des habitants à cette zone qu'ils ne veulent pas voir. Tout le film s'est inscrit dans ce mouvement : on tourne la tête vers l'ennemi, vers l'usine. Sortir de la résignation pour enfin regarder les choses en face. On a même organisé une visite guidée de l'usine - que l'on n'a pas montée finalement - mais on a fait du "dark tourism", d'une certaine manière, pour les amener à voir ces lieux différemment.



AP : Avant nous, il y avait eu quelques reportages à la télé, des sujets classiques avec des interviews d'experts qui parlent de chiffres, etc. Ce qui manquait, c'était la parole des habitants, une narration qui les voit protagonistes et non seulement victimes.

FXD : En parcourant la zone et son histoire, j'ai eu l'impression qu'on était arrivé après la bataille, après des années de militantisme et d'activisme, parce qu'il y a eu des mobilisations fortes dans le passé. Or aujourd'hui la toxicité du territoire est perçue comme une contrainte de plus, banale, à laquelle il faut s'adapter, alors que les choses sont révoltantes et sidérantes. Dans ce contexte quasiment « postapocalyptique », comment lutter quand on a épuisé les formes classiques de la lutte ? On est dans un temps de latence, il me semble qu'il y a peu de films là-dessus, en particulier autour des luttes environnementales qui sont souvent représentées de façon manichéenne.

Avez-vous eu peur de tomber dans une fascination un peu malsaine pour ce paysage dévasté ?

AP : C'est vrai que c'était très photogénique tout ça, donc on s'est auto-censurés. Je n'ai pas de problème à dire que ces paysages m'ont attiré depuis le début... Au bout d'un moment, j'ai eu un sentiment de culpabilité. À titre personnel, je trouve que c'est un problème de sublime, en termes philosophiques. Ça se fonde sur un mix d'attraction et de répulsion. Historiquement, c'était réservé aux grandes forces de la nature. C'était la peinture du 19ème siècle : Caspar Friedrich, l'homme devant la tempête ou la montagne. Aujourd'hui, c'est plutôt l'homme devant la création de l'homme. Quand je vois ces usines dans ces "wastelands", ces endroits où il n'y a personne... Je suis attiré par ces lumières et cette esthétique un peu... cyberpunk, presque de science-fiction... mais cela ne peut pas m'empêcher de voir la mort, et en général le rapport malsain entre homme et nature qui a caractérisé l'épopée de la modernité industrielle. Ça va au-delà de Syracuse. La chercheuse Gwenola Le Naour parlait de "pétrolisation du monde".

L'épopée du pétrole est tellement grande qu'elle nous échappe ; c'est une forme de sublime toxique.

FXD : Au-delà d'une fascination pour cette esthétique, les récits de ces hommes et de ces femmes nous obligent à faire preuve de pudeur. Face à cet enfer de métal et de fumées, on est face à des tableaux dont on est souvent prisonniers. Il ne s'agit pas de créer un discours post-apocalyptique en disant : "attention, c'est ce qui nous attend !". Je pense à la séquence avec ce groupe de jeunes qui part photographier ces ruines immenses comme un espèce de temple solaire ou les vestiges d'une civilisation post-industrielle. Ils le photographient comme une trace du monde d'avant. Ça veut dire qu'il y a un monde d'après, ça porte un petit espoir. On était totalement conscients des limites de cette fascination esthétique pour générer ce choc qui doit venir d'ailleurs. C'est comme pour les crimes de masse : l'image d'un tas de cadavres n'a jamais créé du sens, elle a un effet bloquant tellement elle nous sidère. Entre le génocide et l'écocide, je trouve que beaucoup d'enjeux de représentation sont similaires.

Parlez-nous de Don Palmiro, ce prêtre qui est un acteur local majeur de la lutte.

AP : On aurait pu faire un film juste sur lui ! C'est l'une des figures historiques de cette résistance et il a été mis de côté. Fils du premier secrétaire du Parti Communiste d'Augusta, il est devenu prêtre. Dès les années 80, en compagnie d'un médecin qui est mort d'un cancer, il a commencé à dénoncer cette situation catastrophique. En 2014, il prend la décision de consacrer une messe aux victimes de cancers, le 28 de chaque mois. Des journalistes et des photographes sont venus le voir et son initiative a eu pas mal d'échos. En tant que prêtre, il a une certaine crédibilité dans la communauté, nous sommes en Sicile ! Dans les dernières années, il était même archiprêtre de l'église mère. Mais en 2020-21, il a été limogé. Maintenant, il exerce au sanctuaire de la donna, un lieu magnifique un peu en dehors de la ville. Officiellement, tout cela n'a rien à voir avec son activité. Évidemment, c'est une manière



d'éloigner un personnage gênant. Mais lui, il continue à faire ses messes. Paradoxalement, il a même eu un prix du Sénat italien pour son engagement.

Un autre personnage intéressant, c'est celui de l'écrivain...

AP : Nino, c'était un ouvrier-maçon qui a contribué à construire les murs des usines. Il est devenu aveugle en raison d'une maladie génétique (qui n'est pas liée à la pollution) et il a alors décidé de s'inscrire en licence d'histoire à l'université. Très motivé et engagé, il s'est consacré à l'histoire orale et il a récolté énormément de témoignages sur le passé industriel de la région. C'est un peu la mémoire de ces lieux mais comme il est aveugle, toute sa mémoire visuelle date de plus de 20 ans ! C'est celle du territoire d'avant. Dans le film, on l'a ramené sur place, dans des lieux détruits, et il raconte ses souvenirs : "là-bas, il y avait ça..."

FXD : L'ancrage familial était important pour nous, c'est un marqueur très fort de l'Italie.

Nino fait aussi partie d'une des 3 familles que l'on suit. On comprend que les relations au territoire transcendent les générations et ont leurs propres enjeux. Même le prêtre qui est le pater familias de la grande famille catholique d'Augusta a cette dimension-là. De manière générale, nous avons envisagé des profils types avec l'envie de faire un film un peu choral autour d'un personnage principal qui serait le territoire. Don Palmiro, Nino et tous les autres ont des contradictions profondes sans être pour autant résignés.

Quel serait le personnage le plus ambigu ?

AP : Pour moi, c'est Andrea, l'ouvrier qui ne regrette pas mais qui a milité pour une organisation de défense de l'environnement. Comment aimer ce territoire tout en travaillant pour la pétrochimie ? C'est quelque chose qui nous a fasciné. Ça nous permettait une ouverture vers l'univers le plus fermé de tous : celui de ceux qui travaillent là-bas. J'ai connu

beaucoup d'ouvriers, et même ceux qui sont les plus ouverts, les plus conscients du problème, au moment de sortir la caméra, me disaient : "non, tu comprends j'ai une famille...". Même en précisant qu'il n'y a pas d'enquête, ils ont préféré éviter d'apparaître, en raison du contexte hostile.

Qu'attendez-vous de la sortie en France ?

FXD : *Toxicily* n'est pas qu'un film sur la pétrochimie ou sur l'impunité du système politico-mafieux italien, encore moins un feel good movie qui nous rassure, nous spectateurs, en voyant à l'écran d'autres lutter héroïquement à notre place. C'est un film qui doit nous interroger tous sur notre manière d'habiter le monde, sur ce que nous sommes capables d'accepter pour survivre, sur notre rapport au travail et sur la coexistence parfois toxique des hommes et des usines. Qu'il s'agisse de la dépollution, de la santé ou de l'emploi, les enjeux de la zone pétrochimique d'Augusta résonnent évidemment autour des sites industriels mais pas seulement. Ils doivent susciter de l'introspection, de la mobilisation citoyenne et des débats jusqu'au niveau européen.

AP : D'un côté j'ai l'envie de montrer un côté inconnu de la Sicile... et de voir les réactions. D'ailleurs même en Italie l'imaginaire sicilien est polarisé sur deux extrêmes : l'île paradisiaque, ses plages, son histoire millénaire, sa culture, son patrimoine etc., et à l'opposé, la Mafia et en général le sous-développement. La Sicile industrielle, intoxiquée, qui réclame justice, est très peu représentée.

D'un autre côté, *Toxicily* est aussi une tentative de faire émerger des contradictions qui ne concernent pas que la Sicile : l'industrie, le travail, la santé, l'environnement, la pétrochimie. En tant que chercheur j'aimerais pouvoir dire que les énergies fossiles vont bientôt disparaître, mais malheureusement, preuves à la main et au-delà des grandes promesses, nous en sommes encore très loin. À moins de changements radicaux et structurels, la pétrochimie continuera encore d'exister... avec toutes les conséquences du cas.



BIOGRAPHIE DES AUTEURS



FRANÇOIS-XAVIER DESTORS

Historien de formation, réalisateur autodidacte, François-Xavier Destors explore dans ses films les enjeux de mémoire des crimes de masse. Son premier long-métrage documentaire, *Rwanda, la surface de réparation* (86', 2014) raconte ce génocide populaire à travers le rôle social, politique et culturel du sport au Rwanda. En parallèle de ses documentaires d'histoire pour la télévision (*Les voix de Srebrenica*, *Paris une histoire capitale*, *Les Années 68*, *Mandela*, *Thiaroye 44...*), il tourne son second long métrage dans la ville polaire de Norilsk, un ancien goulag transformé en une ville fermée interdite aux étrangers et contrôlée d'une main de fer par le premier producteur mondial de cuivre et de nickel. *Norilsk, l'étreinte de glace* (2018) questionne notre capacité à s'adapter et à survivre à l'histoire collective de nos sociétés industrielles. En 2024, il sort trois nouveaux films: *Didy* (tourné au Rwanda avec Gaël Kamilindi), *Invisibles* (avec des soldats français traumatisés en Afghanistan), et *Toxicily*, qui lève le voile sur un écocide aux portes de l'Europe.



ALFONSO PINTO

Alfonso Pinto (Palermo, 1983) est chercheur, photographe et auteur. Après des études en Lettres Modernes et Histoire et Géographie, en 2016 il soutient un thèse de doctorat à École Normale Supérieure de Lyon sur les imaginaires urbains dans le cinéma catastrophe. De 2018 à 2022 a travaillé comme chercheur postdoc auprès de l'Ecole Urbaine de Lyon en coordonnant le Pôle Images et en s'occupant d'esthétiques, imaginaires et expériences de l'Anthropocène. Conjuguant les méthodes des Sciences Humaines et Sociales et des cultures visuelles, ses recherches concernent l'avènement de la modernité industrielle, les catastrophes industrielles et environnementales et les sites sacrifiés. Il est auteur de nombreuses publications scientifiques et grand public. En 2024 auprès des Éditions 205 l'essai *Anthroocène âge du désastre. Les catastrophes industrielles et leurs imaginaires. Toxicily* est sa première expérience cinématographique.



LISTE TECHNIQUE

Auteur réalisateur	François-Xavier Destors
Auteur	Alfonso Pinto
Image	Jean-Gabriel Leynaud
Montage	Matthieu Augustin
Musiques	Jorge Arriagada, Danilo Romancino
Son	Sebastiano Caceffo
Montage son	Martin Dezelscaux
Mix Audio	Christian Cartier
Etalonnage	Baptiste Evrard
Production	Elda Productions (France) Ginko Films (Italie)
Producteurs	Christilla Huillard-Kann, Chiara Andrich, Andrea Mura
Directrices de production	Corinne Delpech, Chiara Andrich
Assistants de production	Clarisse Belondrarde, Mavi Calcinotto, Gaia Vianello
Ventes internationales	Lightdox
Distributeur france	JHR Films Label Green Film
Avec le soutien de	Eurimages, Centre National Du Cinema Et De L'image Animée, Dgca Del Mic, Region Hauts-De-France, Sicilia Film Commission, Rai Cinema, Bip Tv, Rsi Radio Televisione Svizzera, Procirep-Angoa, Cricd, Ecole Urbaine De Lyon



